

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **10 (1876)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1<sup>er</sup> janvier 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume directeur du Tribunal à Neuchâtel.

## A nos lecteurs.

**L**e Rameau de Sapin vient d'accomplir sa 10<sup>ème</sup> année; des milliers d'exemplaires de cette petite feuille autographiée ont été répandus parmi la jeune génération neuchâteloise et ont cherché à développer le goût de la culture intellectuelle, la curiosité pour les phénomènes de la nature, la recherche et l'admiration des beautés que renferme notre chère patrie.

Arrivés à la fin de cette période décennale, les fondateurs et les continuateurs du Rameau se demandent si le but qu'ils se proposaient a été rempli et s'ils ont réussi à exciter et à entretenir l'intérêt pour des études que le plus grand nombre des jeunes gens délaissent au sortir de l'école.

Nous nous souvenons de la création du Club jurassien à Noiraigue. C'était un beau jour du mois de mai; une invitation générale avait réuni dans ce lieu une cinquantaine de jeunes gens des divers districts du canton. Assis sous l'ombrage des hêtres qui se couvraient de leurs feuilles printanières, réjouis par les rayons qui filtraient à travers ce dais de verdure, heureux d'être ensemble, ils écoutaient avec attention la lecture des premiers travaux de leurs camarades et chacun brûlait de se distinguer à son tour. Lorsqu'on proposa de renouveler périodiquement ces séances en plein air, et de poser les bases d'une association qui unirait en un faisceau la jeunesse studieuse de notre pays, il n'y eut qu'un cri d'enthousiasme pour acclamer cette idée qui semblait aussi belle que féconde en résultats excellents.

Dés lors, dix ans se sont écoulés; les adolescents qui siégeaient à Noiraigue sous les jeunes hêtres de la forêt sont devenus des hommes, ils sont entrés dans la vie active, ils sont agriculteurs, négociants, industriels, médecins, avocats, ingénieurs, instituteurs ou professeurs. Se souviennent-ils des rêves d'avenir, faits dans ce jour de l'ascension 1865, ont-ils préparé des recrues pour renforcer les rangs qui s'éclaircissent chaque année? Les centaines et les centaines de membres du Club jurassien qui se sont succédé dès lors ont-ils contribué à développer l'idée qui a présidé à la naissance de la Société et à en assurer la réalisation?

Nous pourrions demander où en est l'étude des sciences naturelles dans le pays? Combien on y compte de géologues, de botanistes, de zoologistes; combien dans leurs moments de loisir, s'occupent de météorologie, de reboisement, d'horticulture, d'agriculture raisonnée, d'hygiène, et cherchent à répandre ces connaissances et à communiquer leurs goûts? Combien trouvent de pures jouissances dans ces excursions sur les montagnes où le corps se retrempe, où le cœur se dilate, où l'esprit s'élève et se dépouille de ses préjugés, de ses

rancunes, de ses mesquineries ? Combien cherchent par leur exemple, par leurs paroles bienveillantes, par leur enseignement à faire pénétrer ces saines notions parmi les jeunes gens qui sortent chaque année de l'école, et qui sont exposés à des sollicitations, à des séductions malfaisantes ? Combien enfin encouragent les parents avertis à envoyer leurs fils dans nos établissements d'instruction supérieure pour acquérir des connaissances solides ?

Telle est la tâche réservée aux nombreux vétérans du Club jurassien, répandus des bords du lac jusque dans les vallées des montagnes. Nous sommes assurés qu'ils ont rempli leur mission dans la mesure de leur pouvoir, et que l'ardeur généreuse qui les animait à Noiraigue, au Creux-du-Tan, à la Courne, à la Tête des Alpes, à Combe Sarin, à la Soux, au château de Rochefort, dans ces belles fêtes célébrées sous le ciel bleu, dans un cadre formé par les sites les plus pittoresques de notre terre natale, ne s'est pas éteinte au milieu des difficultés de la vie.

C'est pour ranimer cette ardeur, si elle venait à faiblir, que le *Flameau de Sapin* vient chaque mois heurter à votre porte et vous apporter des nouvelles du monde que vous aimez, de ce monde enchanté qu'éclaire le soleil, que parfument les fleurs, que rafraîchit la brise des hautes cimes, qu'égaient le chant des oiseaux et le murmure de la source. Riantes vallées, gorges sauvages, torrents écumeux, forêts solitaires, sommets, domaine du silence et de la rêverie, vous n'éveillez que des impressions sereines qui reposent l'esprit des luttes politiques et du tracassé des affaires ; — c'est vous que nous célébrons dans nos pages, et c'est en votre nom que le *Flameau* se présente de nouveau à ses lecteurs en sollicitant un bienveillant accueil.

Neuchâtel, 1 janvier 1876.

La Rédaction.

## Le Renard et les Cerises.



ouchez-vous de bonne heure

et levez-vous matin, si vous voulez jouir de la campagne.

C'est au lever du soleil que la nature s'éveille, qu'on entend croître l'herbe et manger les escargots ; que la chouette enlève sa dernière souris, pour servir de pâture à sa nombreuse nichée ; que le merle siffle, pour que sa femelle n'ait pas le temps long sur son nid ; que le ramier gronde sa co-

lonne, comme un époux grognon au réveil de sa femme ; que le hérisson rentre dans son trou entraînant une vipère, dont il a bravé les redoutables crochets ; que le coucou chante et redouble ses cou-cou-cou, après que le pirate a dévasté quelque nid d'oisillons ; qu'il préfère même aux chenilles processionnaires ; que le lièvre retourne au bois les pattes mouillées, mais l'estomac bien repu de fines herbes et de serpolet. Loin du séjour de l'homme qui s'agite et s'inquiète, qui trotte et qui court, comme si le salut du monde dépendait de sa personne, le naturaliste matinal aura cent observations à faire en commençant sa promenade de bonne heure.

Chaussez vos gros souliers et ne craignez pas la rosée.

C'est ainsi que le 3 juillet de l'année qui vient de s'écouler, j'allais



à 4 heures du matin, cueillir des cerises, marchant légèrement, comme une jeunesse née en 1801, et portant une échelle de 30 pieds de longueur, moins de la dixième partie de celles que j'escalade si souvent dans les minières. Au moment où j'arrivais près des cerisiers plantés de mes mains, il y a plus de 30 ans, bien loin dans des pâturages encadrés de forêts, j'entendis piailler des geais et j'en aperçus une bande qui m'avaient précédé sur les cerisiers. Les voleurs travaillaient en sorte de m'épargner la peine de la cueillette et de ne me laisser que la queue des cerises. Il y avait là des jeunes nichées que leurs mères accoutument à butiner. Les uns s'en donnaient à cœur joie, les autres attendaient que leur maman leur apportât leur part, et l'on entendait leur cri particulier quand ils reçoivent la becquée et qu'ils engloutissent les cerises chair et noyau. Tous exerçaient leur activité et faisaient pleuvoir des cerises mûres ou non mûres, au point d'exciter ma colère. J'allais siffler pour les mettre en fuite lorsque j'aperçus au pied de l'arbre une petite boule fauve que je ne tardai pas à reconnaître pour un jeune renard de la grosseur d'un chat. Il était si affairé à ramasser les cerises qui tombaient autour de lui, qu'il ne me vit pas arriver. Je m'arrêtai aussitôt pour observer cette scène. J'étais un peu masqué par des arbres et assez près pour remarquer que le renardeau avait son joli museau embarbouillé de cerises, comme un marmot de deux ans appelé à pareille fête. Le mignon jetait de temps à autre un coup d'œil vers les branches sur lesquelles sautillaient les geais et il devait se dire, comme son congénère de la fable, qu'ils étaient trop jeunes, pour ne pas avouer qu'ils se trouvaient trop haut. Cependant à le voir regarder si souvent vers ce ciel étoilé d'oiseaux au bleu plumage, il y avait cent à parier contre un, que si une de ces jeunes emplumées était tombée sous l'arbre, elle aurait été mieux accueillie qu'une cerise.

Mes observations ne furent malheureusement pas de longue durée : une minute, si courte quand on est à table en bonne compagnie, si longue, quand un chirurgien travaille dans votre chair, est cependant suffisante pour voir bien des choses, et il ne m'a fallu que ce temps pour reconnaître ce mode de fournir des cerises mûres aux renards qui, sans les geais et autres oiseaux, ne pourraient les atteindre que du regard, ce qui est peu nourrissant. Quoique j'eusse retenu mon souffle et cherché à rester immobile, il paraît que ma longue échelle et mes habits de coutil furent aperçus du renardeau. Il se tremoussa d'abord, mais comme il n'avait probablement jamais vu d'homme, surtout de si près, il ne se pressa pas de partir et ce ne fut qu'après avoir jeté encore un coup d'œil sur les geais et les cerises, qu'il s'en alla au pas. Je me gardai bien de le presser, tant j'avais eu de plaisir de le voir déjeuner de si bon appétit aux dépens de mes cerises.

Puisse cette aventure matinale stimuler les jeunes naturalistes et les engager à



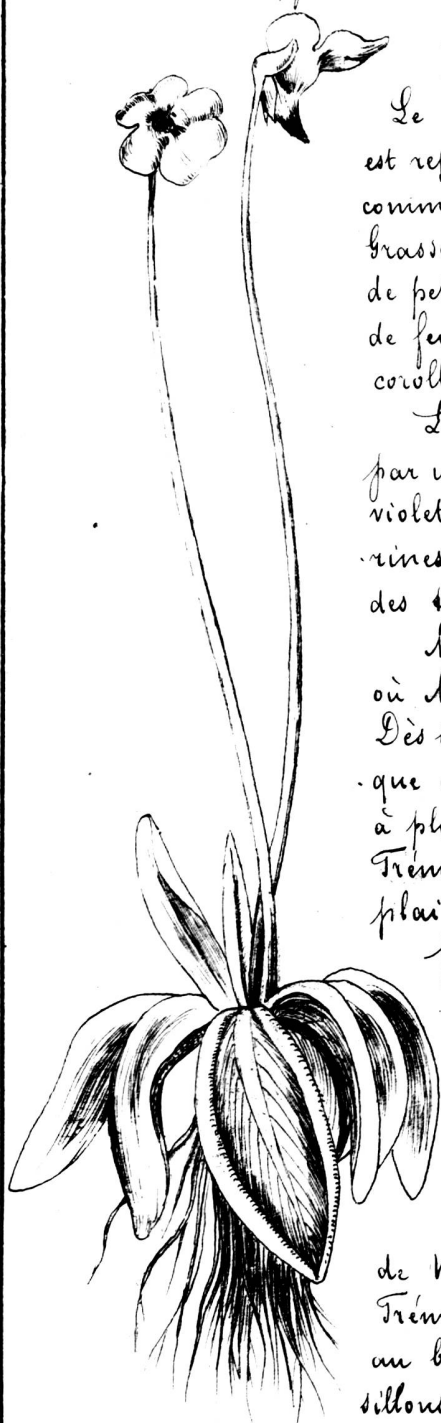
Le  
Geai.

Garrulus  
glandarius  
L.

s'en procurer de pareilles. La nature est si féconde qu'il ne faut que l'observer pour surprendre ses secrets, et il ne reste qu'à les raconter ensuite. J'en ai conservé un, saisi de la sorte, il y a 60 ans et il a fait le sujet d'un de mes premiers écrits.

Bellerive, près Delémont, décembre 1875.

A. Liguier



### La Grassette des Alpes. *Pinguicula alpina* L.

Le genre Grassette appartient à la famille des Lentibulariées; il est représenté dans la flore neuchâteloise par deux espèces: la Grassette commune, qui vit dans les prés humides et sur les tourbières, et la Grassette des Alpes, qui fait l'objet de cet article. Ce sont des plantes de petite taille, se distinguant à première vue par une rosette de feuilles grasses d'où s'élançe une hampe terminée par une corolle assez grande et prolongée en éperon.

La grassette des Alpes diffère essentiellement de sa congénère par un éperon plus court et par sa corolle blanche - au lieu de violette - marquée à la gorge de deux taches jaunes ou purpurines. On la rencontre fréquemment dans les Alpes, au bord des torrents et sur les sommets du Tura méridional.

Mr Ch. Godet l'indique aussi derrière la montagne de Bondry, où Mr. Louis Chapuis, pharmacien, l'a découverte il y a 34 ans. Dès lors, les botanistes l'ont cherchée en vain jusqu'en 1870, époque à laquelle Mr. Henri Helter, en a trouvé en abondance et à plusieurs endroits au pied des roches verticales de Derrière-Tremont, en face du Champ-du-Moulin. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de cueillir cette jolie plante dans cette station et je fais des vœux pour qu'elle se conserve chez nous en dépit des Vandales, qui détruisent souvent de gaieté de cœur tout ce que notre flore a de plus intéressant.

Pour terminer cette notice, voici quelques détails que m'a fournis Mr. Chapuis sur la découverte de la *Pinguicula alpina*:

J'ai trouvé cette plante le 7 juin 1841, en compagnie de Mr. le pasteur Rosset, père, dans le bois qui sépare le pré de Tremont du grand éboulement, dans un enfoncement humide, au bord de la charrière dont la Grassette ornaît en partie les sillons, au nombre d'une trentaine d'exemplaires. Malgré le désavantage de cette position, nous en avons laissé suffisamment pour graine. Dès lors, une exploitation de bois est venue détruire toute chance de réussite. Ainsi que je l'avais toujours supposé, la vraie station de la *Pinguicula* était au pied de la paroi de rochers, à l'endroit où se trouve quelque suintement."

Neuchâtel, décembre 1875.

J. Tripet